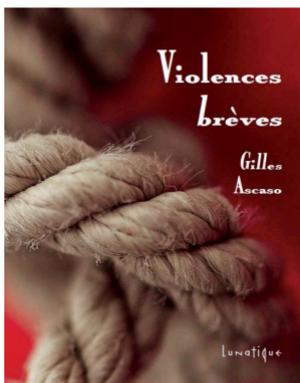


GILLES ASCASO

Violences brèves



2015 © Éditions Lunatique
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 979-10-90424-43-2

LUNATIQUE

EXTRAITS

Le boiteux

Estéban retrouva ses facultés lorsque la voiture pénétra dans le jardin de sa villa. Le crissement des pneus sur le gravillon sonna comme un réveil. Ils descendirent. L'inconnu récupéra ses affaires à l'arrière et ils entrèrent dans la maison. Estéban alluma les lampes et ouvrit les baies qui donnaient sur le jardin. Il aperçut son propre reflet sur la vitre, une silhouette séduisante, oui, peut-être. Le jeune homme posa son sac dans un coin du salon, coucha sa pagaie, puis, d'un regard circulaire, balaya cet intérieur. Les mains sur les hanches il s'avança vers les rayonnages et regarda les livres, la tête un peu penchée, sans faire de commentaire. Ensuite il traversa la pièce pour aller voir de plus près une sculpture posée sur la desserte, un meuble verre et métal qui valait une fortune. La sculpture représentait une femme aux formes très pleines et à la tête minuscule. Alors, alors Estéban vit que le jeune homme boitait. Il boitait de

façon très prononcée. Il n'avait rien remarqué, ni sur la route ni dans la cour. De nouveau il se sentit mal, et pour tenter d'échapper au malaise il proposa un fauteuil et alla chercher quelque chose à boire dans la cuisine. La porte du réfrigérateur cliqueta de verre et la lumière projeta sa lueur blafarde sur l'œil d'Estéban dont la pupille se rétracta instantanément. Il ramena du thé glacé. L'inconnu s'était assis sur le fauteuil italien. Il prit le verre de thé qu'on lui tendit et s'enfonça confortablement.

pp. 19 et 20

Pan !

Papa Papa, il est où Rip ? Maman Maman, pourquoi il est plus là le chien ? Le petit Julien voudrait bien qu'on lui réponde. Le chien de la maison, l'animal avec lequel il joue, son ami qu'il câline et cajole et qui le reconforte en retour n'est plus là quand il rentre de l'école. Rip est un chien de chasse, un setter anglais. Papa est chasseur. Depuis toujours. Il a ça dans la peau. Tenir un fusil et tuer des oiseaux il adore. Mais y a pas qu'ça, il dit toujours, y a aussi les longues heures de marche dans la campagne, dans les champs, sur les collines, la nature, le plaisir d'être avec

son chien. L'ouverture de la chasse est toujours l'un des grands moments de l'année pour Papa, et, du coup, tout le monde est concerné à la maison. Le sourire aux lèvres Papa ouvre sa gibecière et laisse rouler le butin sur la table en Formica de la cuisine, faisán, caille ou bécasse. C'est beau un faisán, avec son jabot rouge et ses longues plumes parfois conservées et piquées dans un vase. Repoussant aussi, avec son petit œil vitreux d'oiseau mort et ses blessures qui laissent du sang sur le Formica. Et puis les plumes mouillées ça sent mauvais. Le chien aussi il sent mauvais. Même Papa. Il sent la sueur. Il sent pas bon Papa. Le petit Julien il aime pas quand Papa rentre de la chasse.

pp. 27 et 28

La maison

Quand je me suis brusquement réveillé ce matin vers les six heures, dit-il, les images de la maison se sont imposées à moi. Ces images, je ne les ai pas convoquées. Elles étaient là. Ce n'était pas un rêve, non, le réveil a été soudain et à cet instant même j'étais de nouveau dans la maison. C'était à la fois heureux et douloureux. Vous connaissez peut-être ce plaisir ambigu de revoir en pensées des lieux que l'on

a aimés. J'ai donc laissé défiler les images m'abandonnant à leur cruelle félicité. Je gare ma voiture dans la rue, juste devant la maison. Je vois la grille et le portail métallique derrière lequel se devine le jardin. Je sonne. J'entends les deux notes de l'interphone, si sonores, si particulières, presque indolentes. Après plusieurs minutes on m'ouvre la porte. Je pénètre dans l'entrée, assez sombre. Le radiateur et son étagère sur laquelle s'accumulent lunettes de soleil et boîtiers de CD est juste à droite, et, par terre, quelques paires de chaussures. Je vois les babouches rapportées pour moi du Maroc. Pour que, dans cette maison, je me sente un peu comme à la maison.

pp. 54 et 55

Deux jardins

L'ombre est profonde sous les chênes. Un vieux portail supporte l'exubérante vigueur d'un rosier sauvage. Puis ils atteignent la retenue d'eau naguère utilisée pour la forge. L'homme de raconter l'histoire du lieu à travers les siècles, sa particularité géologique, son exploitation, sa renaissance comme demeure d'agrément. Les feuilles bruissent, les eaux donnent leurs mots. C'est maintenant vers un bras

d'eau qu'ils s'avancent, laissant à leur gauche quelques grands bâtiments auréolés d'aralias géants et tapissés d'amélopsis par endroits rougeoyants, aujourd'hui rénovés pour la location saisonnière. Le guide explique, renseigne, commente. Pascal et Philippe acquiescent, opinent, questionnent, plus attentifs cependant à ce que les frondaisons et les eaux tissent d'atmosphère et de magie. Car, de ses mains souveraines écartant les nuages qui jusque-là ont encombré le ciel apparaît le soleil, et, dans l'offrande de sa lumière, le jardin tout entier se fait lieu rare, espace à préserver, île à se souvenir. Là les bambous aux chaumes noirs, ici les fougères arborescentes. Un sous-bois, un massif de buis taillés, et au détour d'un couple de viornes la vue sur la maison frappée de cet inespéré soleil. Les pierres claquent d'ocre. Le velours du solidago invite à la caresse.

pp. 66 et 67

Nocturne

Lorsqu'il atteint la rue Blanche il prend à droite, mais ces rues ne remplissent pas le vide. Sa tête est une caverne sonore aux peintures indélébiles. Les mêmes dessins et la même figure s'animent au flambeau des regrets. La rue

Mansart, puis la rue de Douai. La brume se fait corps conducteur, qui se dépose sur ses vêtements, ses sourcils et ses cheveux, des particules cosmiques remplies de l'énergie du monde immédiat. Aux odeurs de pots d'échappement succède une bourrasque de pains chauds, un homme grignote le quignon d'une baguette au sortir de la boulangerie et le bruit du papier froissé griffe l'air. Les voitures sont plus nombreuses au carrefour de la rue Pigalle. Thomas lève les yeux vers les lumières du Sacré-Cœur auréolé d'hiver puis prend la rue Massé. Il presse le pas maintenant, appelé par ce qu'il sait de l'animation qu'il recherche. L'absence, l'absence est trop lourde à porter dans le silence, les images du corps qu'il habitait trop douloureuses à convoquer. La mémoire se nourrit de contingences : la flexion d'une voix le pique au cœur, et là le motif d'une écharpe se fait seuil de sang sur ses pieds. Il ferme un instant les yeux, dérisoire paravent contre un vertige de la perte où les mains recueillent à la pelle des bribes de phrases et des pans de soupirs écroulés soudain, si vite, si tôt. Thomas serre son téléphone et ses clés au fond de la poche de son manteau. Les couples qu'il croise ou qu'il dépasse sont-ils si heureux vêtus de leur vendredi soir ? La rue des Martyrs le frappe en plein ventre et l'agrippe d'une main de pas pressés.